

Loin de moi l'idée de suggérer que nous nous engageons dans nos interventions auprès de ceux qui ont traversé de graves difficultés, avec un projet ambitieux. En fait, ce que je suggère, c'est tout le contraire : dès qu'on commence à relever et à décrire richement la diversité des compétences et des savoirs locaux sur la façon de faire face aux difficultés, on peut ensuite trouver comment faire pour que cette diversité et ces savoirs locaux contribuent au mouvement social d'une façon qui résonne chez ceux avec qui on travaille. Le focus d'énergie est local, décentralisé et diversifié.

Les plus marginalisés vivent souvent dans des conditions où ils savent que les solutions à leurs problèmes ne se trouvent pas en une nuit, ni même en une vie. Pourtant, ils découvrent un sens important à leur vie dès qu'ils tentent de contribuer à celle des générations futures. Dans cet ordre d'idées, une partie de notre travail consiste à créer des contextes où les initiatives, les compétences et les savoirs locaux d'un groupe de personnes qui rencontrent des difficultés importantes peuvent aider ceux qui vivent des situations semblables. Quand ces groupes commencent à vivre l'expérience de contribuer, de s'entraider face aux effets du trauma et des difficultés, ce peut être un point de départ pour le phénomène de « guérison » et le mouvement social local.

Mon espoir est que l'approche narrative collective aide les mouvements sociaux locaux à se développer, et les soutenir. Il sera possible de déclencher des mouvements sociaux locaux si : on oriente sa pratique vers l'exhumation et la description riche des façons qu'ont les gens de répondre aux expériences traumatiques et à l'injustice sociale ; on trouve les moyens de documenter collectivement les compétences, les savoirs et les valeurs implicites de ces réponses pour permettre aux gens de faire l'expérience d'une vie reliée autour de sujets partagés ; on trouve comment organiser des rituels et des cérémonies où se jouent et se fortifient des définitions de soi collectives ; et qu'on trouve comment permettre aux talents et aux savoirs manifestés par des groupes de gens concernés par des problèmes sociaux de contribuer à la vie de ceux touchés par les mêmes problèmes. Et si on trouve en même

temps comment inventer et réinventer une culture populaire locale à partir de la matière première riche des réponses que les gens apportent au trauma et à l'injustice, on pourra alors soutenir efficacement les initiatives locales. Comme en ont toujours témoigné ceux de la Highlander Folk School, « Pas de mouvement sans chanson » (Johnson-Reagon, 2007).

EST-CE QUE NOTRE TRAVAIL CRÉE DES CONDITIONS FAVORISANT LE MOUVEMENT SOCIAL LOCAL ?

Si on veut s'assurer au minimum que nos méthodes de travail ne diminuent pas les chances d'initiatives locales collectives, il faut développer un cadre qui permette de réfléchir aux conséquences de notre travail. Il existe une tradition critique importante de la façon dont le discours thérapeutique « personnalise » et « individualise » les problèmes politiques et sociaux (Kitzinger & Perkins, 1993 ; Prilleltensky, 1994). Ce sont des critiques qu'il faut, à mon avis, prendre au sérieux et auxquelles il faut répondre. Je ne pense pas qu'il faille s'en défendre. Au contraire, prenons cette critique à bras-le-corps et développons des méthodes de veille permanente pour détecter si notre travail crée ou pas des conditions favorisant localement l'action ou le mouvement social.

J'utilise la check-list ci-dessous pour réfléchir à mon propre travail.

- Est-ce que les gens avec qui je travaille ont l'impression d'un plus grand sentiment d'initiative personnelle ? Prennent-ils conscience des compétences, savoirs, capacités qui sont les leurs et qu'ils peuvent utiliser pour lutter contre les difficultés qu'ils affrontent (eux et les autres) ? Est-ce qu'ils parviennent à les mobiliser et en voient-ils les résultats sur leur vie ?
- Est-ce que notre travail relie entre eux des gens autour de sujets de préoccupation communs et également de leurs talents, savoirs et compétences ?

- Faisons-nous en sorte que les gens avec qui nous travaillons découvrent l'expérience de contribuer à la vie d'autrui ?
- Est-ce que les facteurs sociaux, historiques, culturels, qui ont plus largement une influence sur la force du problème, sont exprimés et identifiés ? Si oui, est-ce que cela génère une insatisfaction face au statu quo ?
- Est-ce que les gens avec qui nous travaillons arrivent à se connecter aux récits, aux histoires et aux savoirs, qui démontrent comment initiatives, talents et savoirs locaux sont capables de faire émerger des choses nouvelles ? En d'autres mots, vivent-ils de plus en plus dans l'espoir plutôt que dans la fatalité ?
- Y aurait-il des moyens d'impliquer de façon active ceux avec qui nous travaillons, dans la création d'une œuvre populaire collective (musique, art, art dramatique, littérature) autour de l'idée de résistance aux difficultés ou aux injustices qu'ils affrontent, eux et les autres ?
- Y aurait-il des moyens de leur permettre de vivre la possibilité d'honorer et de célébrer ces expressions de culture locale ?
- À quel point est-ce que notre travail relève d'une tentative collective, impliquant partenariat et collaboration avec d'autres collègues ?
- Faisons-nous attention de nous assurer que des métaphores de guérison ne rendent pas impossible des métaphores d'initiative locale ?
- Recherchons-nous concernant notre travail, critique et remise en question rigoureuses – à vérifier si on ne reproduit pas par inadvertance le statu quo, ou des idées normatives relatives au genre, à la classe, la race, l'identité sexuelle, etc. ?
- À quel point est-ce que notre travail invite les gens à se réengager dans leur histoire personnelle et sociale, et à quel point est-ce que cela invite à changer l'univers social actuel ?

Il n'est nullement question dans tout ça d'imposer un programme d'action sociale ou une forme de mouvement social, encore moins une « idée politiquement correcte » de la façon dont des facteurs sociaux influencent plus largement la vie de ceux qu'on accompagne. Si tel était le cas, les effets sur une approche de la réponse au trauma seraient néfastes. Il ne s'agit pas non plus de rêver à des révolutions ou des utopies. Dès que j'essate d'imposer à ceux avec qui je travaille mes propres idées sur le monde, je diminue considérablement ma chance d'agir de façon créative.

Il me semble important de réfléchir à la façon dont notre travail peut soit empêcher soit soutenir la possibilité de mouvement social. Dans la mesure où on accueille des histoires de souffrance et d'injustice, comment s'assurer que son travail contribue autant que faire possible à la fois à la guérison et à un sentiment de justice ?